Document generated on 07/15/2025 6:48 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

# Une brique à valeur de fanal

## Christiane Lahaie, *Ces mondes brefs. Pour une géocritique de la nouvelle québécoise contemporaine*, Québec, L'instant même, 2009, 456 p.

Daniel Laforest

Number 104, Winter 2010

URI: https://id.erudit.org/iderudit/61327ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Laforest, D. (2010). Review of [Une brique à valeur de fanal / Christiane Lahaie, *Ces mondes brefs. Pour une géocritique de la nouvelle québécoise contemporaine*, Québec, L'instant même, 2009, 456 p.] *XYZ. La revue de la nouvelle*, (104), 86–91.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

la nouvelle à chute, mais qui empruntent des voies inattendues amenant le lecteur où il ne pensait pas aller, et l'amenant souvent dans une sorte de nulle part narratif — ces récits étant en quelque sorte des antirécits, des ébauches d'histoire, ou des histoires sabotées. Des récits ratés, donc ? Mal conçus ? Non, des récits qui s'inscrivent *a priori* dans une tradition narrative plutôt classique — un lieu, des personnages, une situation, une intrigue —, mais qui ne racontent pas comme on attendrait qu'ils racontent, qui déboussolent le lecteur, sans pourtant le perdre tout à fait, pour le retrouver en chemin.

Mais est-il à propos, dans une revue « de la nouvelle », de parler de pareils textes ? Je crois que oui, ces brèves proses narratives pouvant légitimement être qualifiées de nouvelles, tout en étant fortement interreliées et ne formant à terme qu'un seul et même récit : celui des Cantons-de-l'Est, que la lecture de *Townships* donne le goût d'aller découvrir ou redécouvrir, à cheval sur sa bicyclette, un vieil air de blues dans les écouteurs de son baladeur et un flacon de Jack Daniel's glissé dans la poche intérieure de sa veste de cuir délavé.

**David Clerson**

## Une brique à valeur de fanal

Christiane Lahaie, *Ces mondes brefs. Pour une géocritique de la nouvelle québécoise contemporaine*, Québec, L'instant même, 2009, 456 p.

CHRISTIANE LAHAIE est professeure titulaire au Département des lettres et communications de l'Université de Sherbrooke. L'ouvrage qui nous occupe ici, massif, rigoureusement documenté, traversé par toutes sortes de références, est un livre de théorie littéraire. Et pas des moindres. Christiane Lahaie est d'autre part auteure de romans et de nouvelles. L'ouvrage qui nous occupe ici, foisonnant, tout en nuances et non dépourvu de doutes, d'interrogations, est un livre de littérature. Enfin

presque. Pour qui voudrait savoir comment ces deux pôles peuvent être conciliés, c'est sur ce « presque » qu'il nous faut insister. Il est en effet la marque d'un travail fort singulier dont le premier résultat, je dirais, est de nous permettre de parler sans ambages et sans technicité d'un tel livre à vocation savante en ces pages traditionnellement dévolues à la création et à ses plaisirs.

Il est vrai qu'il est difficile de ne pas le faire. Fruit de plusieurs années de recherche subventionnée et de travail en collaboration avec d'autres chercheurs et écrivains, *Ces mondes brefs* est un de ces objets capables de faire croire que les connaissances acquises auparavant sur la nouvelle québécoise ne se trouvent pas exactement enrichies avec lui, mais plutôt fondamentalement renouvelées, ni plus ni moins, à partir des observations qu'il rassemble et des avenues qu'il indique. L'expertise de Lahaie est considérable. Du point de vue strict des études littéraires, *Ces mondes brefs* fait figure d'état des lieux sur la nouvelle québécoise contemporaine. Tous les noms de ceux qui ont déjà pensé celle-ci y défilent comme à la parade ; ils donnent l'impression d'une petite confrérie vive (et très masculine, il faut le dire) occupant son coin dans l'institution et l'enseignement de la littérature québécoise : Noël Audet, Bernard Andrès, Jean-Pierre Boucher, Roland Bourneuf, Gaëtan Brulotte, André Carpentier, Michel Lord, Philippe Mottet, Gilles Pellerin, et ainsi de suite. Mais à tout prendre, cette garnison d'universitaires et d'écrivains rassemblée par Lahaie ne survient qu'en renfort dans la démarche d'ensemble de son livre. Elle ne sert qu'à rappeler combien la nouvelle est un genre en soi. Combien sa forme, naturellement contraignante, est un défi sans fin lancé aux structures de la narration que l'on voudrait mesurables, et aux réserves de l'imaginaire que l'on voudrait inépuisables.

L'objectif de Lahaie n'est donc pas de réécrire l'histoire littéraire ni même d'y ajouter un chapitre. Au début de son livre, il y a plutôt un choix, assorti d'une hypothèse. La nouvelle sera abordée dans ses manifestations contemporaines et, surtout, elle sera pensée uniquement dans son rapport à

l'espace, et plus spécifiquement au lieu comme objet de perception et d'expérience. Ainsi, on supposera que la nouvelle tire une partie de sa spécificité du fait qu'elle a toutes les difficultés du monde à le dire, ce lieu. Attention, pas du tout par faiblesse. Mais parce qu'elle se voit contrainte de mettre en œuvre des « stratégies » précises afin d'y parvenir, *a contrario* du roman dont le pouvoir de description est ici conçu comme une sorte de seconde nature. Selon Lahaie, l'écrivain qui se frotte à la nouvelle « assume le pacte déréalisant auquel le genre narratif bref le contraint ». Deux propositions sont ainsi avancées. D'abord les limites inhérentes au genre de la nouvelle produiraient naturellement un rapport analogique à l'espace réel de notre contemporanéité, c'est-à-dire une référentialité vague et mouvante plutôt qu'un effet documentaire. L'impression cotonneuse d'un monde imprécis qu'éprouve fréquemment le lecteur de nouvelles, celle d'un monde avare de toponymes et pourvu de seulement quelques lignes de force, un monde aussi bref qu'autiste, serait donc une affaire de forme, une affaire en quelque sorte préprogrammée et qui préconiserait le « rêve plutôt que […] la réalité, la mémoire et ses failles plutôt que la fidélité du reportage ». Il y aurait ensuite une spécificité de la psyché québécoise dans son rapport à la géographie nord-américaine qui viendrait s'ajouter à cette dominante minimaliste de l'écriture nouvellière. Le « petit genre » du Québec dont parlait fameusement Gilles Pellerin acquerrait ainsi une dimension enracinée, au sens littéral du terme. La nouvelle québécoise, dans ses structures mêmes, serait une *façon d'habiter*. Mais pas d'habiter n'importe quoi. Précisément l'espace perçu comme « hétérogène et fragmenté », celui correspondant au consensus qui a bon cours dans l'intelligentsia occidentale sur « l'ère poststructuraliste et postmoderne ». Entre une forme littéraire qui contraint l'espace à son langage et un espace qui contraint l'écrivain à la déroute, on voit qu'il y a un peu comme une rencontre prédestinée. Le présupposé employé par Lahaie est simple mais solide. C'est d'abord celui auquel le théoricien français Bertrand Westphal a donné le nom de « géocritique » dans son

ouvrage éponyme de 2007. Mais en réalité, il s'agit plus globalement de ce qu'on a appelé un peu partout le *spatial turn* depuis une vingtaine d'années, à savoir la prédominance nouvelle de l'espace et de la géographie humaine comme catalyseur de l'interdisciplinarité croissante des sciences humaines. Lahaie, qui s'inscrit ouvertement dans le sillage de Westphal (invité pour la préface du livre), résume les choses ainsi : « Le lieu réel, une fois transformé par le texte littéraire en lieu mnémonique — rêvé —, émerge sous une forme renouvelée, réinventée, apte à s'insinuer dans l'imaginaire collectif. »

Tout cela est riche et nécessaire. Lahaie le souligne : la nouvelle a été jusqu'ici l'enfant pauvre des études sur la spatialité en littérature. Il fallait y voir. Et c'est maintenant fait. Les lecteurs curieux des détails de la chose se référeront au livre lui-même. Ils y trouveront ce sur quoi nous ne pouvons nous attarder dans le présent contexte, à savoir les apports théoriques majoritairement français pour l'étude d'une réalité exclusivement nord-américaine, l'intégration néanmoins maîtrisée des notions de la géographie culturelle, de l'anthropologie des mondes contemporains propre à Marc Augé, de l'héritage d'Henri Bergson, de la géocritique de Westphal bien entendu, etc. Si l'ouvrage de Lahaie s'en tenait à cela, ce serait déjà beaucoup. On pourrait alors laisser les études littéraires en les sachant bien gardées, et passer quant à nous au prochain recueil de nouvelles. Or il y a davantage. Il y a encore l'essentiel : il y a ce « presque » par lequel nous avons soupçonné au départ la nature ambiguë, à vrai dire expérimentale de *Ces mondes brefs*.

Je l'ai mentionné, Christiane Lahaie est écrivaine aussi bien que chercheure universitaire. Son livre montre qu'il est inutile d'essayer de placer l'un avant l'autre, encore moins en deçà ou au-dessus. Il est possible que la nouvelle, de par sa concision, son caractère de petit objet manipulable, son allure de cas d'étude prédestiné, soit la chasse gardée et, sur certains points même, l'une des raisons d'être des programmes de création littéraire au Québec comme ailleurs. La bonne santé de ces derniers chez nous expliquant en partie la relative

abondance qui ne laisse d'étonner dans la production nouvellière. Quoi qu'il en soit, une chose est certaine : un ouvrage de cette envergure sur la nouvelle ne pouvait guère venir d'ailleurs que de la source, c'est-à-dire d'une congrégation de pensées bien informées de la chose et qui épouserait de ce fait les voix d'une série d'écrivains *mis à l'action*. En effet, c'est ainsi que Lahaie a construit la charpente de son livre. Elle l'a fait en invitant d'autres écrivains dans ses pages et en leur imposant l'écriture d'une nouvelle en fonction d'un lieu donné, que celui-ci soit mal connu (la prison de Donnacona), mémoriel (la chambre d'enfance), populaire (le pont Jacques-Cartier), archétypal (une clairière dans la forêt), ou carrément mythique (l'Atlantide). Lahaie, de la sorte, a mis en place son laboratoire en même temps qu'elle y a amené son corpus à l'existence, avec des invités idéaux, c'est-à-dire des écrivains qui sont loin d'être étrangers au paysage et chez qui la pratique de la nouvelle est toujours déjà le commencement d'une réflexion sur les tenants et aboutissants de l'acte d'écriture, sur la réinscription du monde phénoménal dans le carcan des quelques pages réglementaires : Aude, Camille Deslauriers, Jean Pierre Girard, Louise Cotnoir, Carole David, Claude-Emmanuelle Yance, Roland Bourneuf, Jean Désy, Sylvie Massicotte, Danielle Dussault, Hans-Jürgen Greif, Anne Legault, Hugues Corriveau, Stanley Péan et enfin Christiane Lahaie elle-même. Je les énumère parce qu'il le faut. Ce sont eux qui font battre le pouls des presque cinq cents pages du livre ; en d'autres mots, ce sont eux qui entraînent celui-ci du côté de l'étonnement. Étonnement qui est d'abord le nôtre et qui se confond avec l'expectative de connaître les effets de la prochaine contrainte d'écriture sur des poétiques avec lesquelles on est souvent familiers, si tant est qu'on s'intéresse à la nouvelle québécoise d'aujourd'hui. Que fera Hans-Jürgen Greif en Atlantide, Aude sur le pont Jacques-Cartier, ou Stanley Péan en prison ? Mais étonnement plus vaste encore découvert dans les lignes mêmes de Lahaie, quand l'observation minutieuse se mue chez elle en une interrogation devant ses propres surprises, voire en une perplexité, en une déroute

salutaire qui n'a rien d'un échec, pas même au plan du projet analytique, tant il est vrai que le pouvoir primordial de l'écriture littéraire consiste en l'anéantissement des attentes et des certitudes. Si la nouvelle nous paraît souvent en porte-à-faux face à l'espace vécu, c'est sans doute parce qu'elle est occupée à y forer ses propres voies, ou à y mettre en évidence celles qui autrement nous paraîtraient négligeables. « La nouvelle se situe aux avant-postes, à la limite même où tout se joue, car elle ne sait qu'exprimer cela : les entre-lieux ou les non-lieux qui sont, à la fois, à tout le monde et à personne. » En cela la nouvelle, à l'instar de l'ouvrage de Lahaie, éclaire. Mais elle ne montre pas nécessairement les vastes aires de découvertes qui s'étendent devant nous. Elle fait mieux. Elle dévoile les chemins de traverse qui font tenir celles-ci ensemble.

**Daniel Laforest**

**Thèmes à venir**

La date de tombée pour le thème « Marionnettes et automates » a été fixée au 1er décembre 2010, pour le thème « Foutaises », au 1er mars 2011, pour le thème « Cri », au 1er juin 2011, et, pour le thème « ROC (Rest of Canada) », au 1er septembre 2011. Le formulaire d'inscription pour soumettre une nouvelle est disponible à la fin de la revue (p. 100).